

**Des nouvelles**  
*d'une p'tite ville*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Hade, Mario, 1952-  
Des nouvelles d'une p'tite ville  
Sommaire: t. 1. 1967, Violette.  
ISBN 978-2-89585-603-0 (vol. 1)  
I. Hade, Mario, 1952- . 1967, Violette. II. Titre.  
III. Titre: Des nouvelles d'une petite ville.  
PS8615.A352D47 2015 C843'.6 C2014-942500-7  
PS9615.A352D47 2015

© 2015 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada  
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :  
LES ÉDITEURS RÉUNIS  
[www.lesediteursreunis.com](http://www.lesediteursreunis.com)

Distribution au Canada :  
PROLOGUE  
[www.prologue.ca](http://www.prologue.ca)

Distribution en Europe :  
DNM  
[www.librairieduquebec.fr](http://www.librairieduquebec.fr)



*Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.*

Visitez le site Internet de l'auteur : [www.mariohade.com](http://www.mariohade.com)

Imprimé au Canada  
Dépôt légal: 2015  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
Bibliothèque nationale de France

Mario Hade

**Des nouvelles**  
*d'une p'tite ville*

1967. Violette



LES ÉDITEURS RÉUNIS

## Du même auteur

*Le secret Nelligan*, roman, Les Éditeurs réunis, 2011.

*L'énigme Borduas*, roman, Les Éditeurs réunis, 2012.

*Chroniques d'une p'tite ville, tome 1 : 1946 – L'arrivée en ville*,  
roman, Les Éditeurs réunis, 2013.

*Chroniques d'une p'tite ville, tome 2 : 1951 – Les noces de Monique*,  
roman, Les Éditeurs réunis, 2013.

*Chroniques d'une p'tite ville, tome 3 : 1956 – Les misères de Lauretta*,  
roman, Les Éditeurs réunis, 2014.

*Chroniques d'une p'tite ville, tome 4 : 1962 – La vérité éclate*,  
roman, Les Éditeurs réunis, 2014.

À paraître au printemps 2015 :

*Des nouvelles d'une p'tite ville, tome 2 : 1972 – Juliette*

*À mes filles Marie-Claude et Michèle,  
qui sont les gloires de ma vie.*



# Chapitre 1

Un vieil homme marchait la tête basse, plongé dans ses pensées. Malgré sa petite taille, on pouvait deviner qu'il avait été musclé dans sa jeunesse. Sa démarche chaloupée était causée par ses petits pieds plats qui tiraient vers l'extérieur. Son pas rappelait celui d'un marin qui touchait terre après un long voyage en mer. Il dégagait malgré tout une force brute. Il portait depuis plus de vingt ans la même tenue que les travailleurs d'usine, c'est-à-dire un pantalon et une chemise en coton bleu épais sur une camisole blanche, qu'il troquait le dimanche contre un habit, vieux de plus de trente ans, le temps d'une messe. Ses cheveux cendrés étaient coupés tellement ras qu'on le croyait chauve. Ses yeux étaient gris et son nez d'épervier lui donnait un air sévère qui aurait pu faire peur aux enfants qui ne le connaissaient pas. Ses mains usées par le travail ressemblaient à des griffes qui n'étaient pas faites pour caresser. Pourtant, il aimait flatter la fourrure de ses lapins qu'il gardait toujours dans un petit appentis, derrière son garage.

Le printemps était enfin arrivé. L'Exposition universelle de Montréal se préparait à ouvrir ses portes au monde entier, sur le thème de «Terre des Hommes». La date d'ouverture était le jeudi 27 avril 1967, mais, cette journée-là, Émile était préoccupé par une tout autre réalité. Il venait d'avoir soixante et onze ans et l'heure de la retraite avait sonné pour

lui. Il n'était pas prêt à cesser de travailler, même s'il était physiquement usé. Depuis quelques années, il avait un peu réduit sa consommation d'alcool, parce qu'il trouvait ses journées de plus en plus pénibles après avoir pris un coup la veille.

Le lendemain serait sa dernière journée. Le contremaître lui avait annoncé la nouvelle deux semaines plus tôt, mais il ne pouvait se faire à l'idée que sa vie de travailleur se terminait aussi abruptement. Sa femme lui avait fait perdre son permis de conduire l'année de ses soixante-dix ans, après qu'il eut heurté le poteau de téléphone, à l'entrée de leur cour. C'était la deuxième fois qu'il le percutait en revenant ivre de la taverne *Lemonde*. La dernière fois, le transformateur avait failli se décrocher. C'en était assez pour sa femme...

Émile en avait voulu à Lauretta pour ce complot qu'elle avait ourdi et dont il avait été la victime. Cependant, il avait accepté de se départir de son auto, sa magnifique Buick Dynaflo deux tons, blanc et bleu ciel, de 1952. Elle avait quinze ans d'usure et avait encore belle apparence. De plus, elle ne comptait que très peu de millage au compteur. C'était sa première voiture. Auparavant, il se véhiculait au moyen de *pick-up*. Il en avait pris un soin énorme et il ne s'en servait que pour aller au marché public, à l'église ou pour quelques rares sorties quand Lauretta daignait le lui demander. Les quelques fois qu'il l'avait conduite pour aller à la taverne ne lui avaient pas porté chance...



Il pensait à tout ça en traversant le pont piétonnier de la Miner Rubber. Il eut l'idée de regarder vers la rivière Yamaska, en contrebas. Il fut surpris de constater que, s'il enjambait la passerelle, il se tuerait à coup sûr. Émile recula et chassa la pensée morbide qu'il avait eue. Même s'il était vieux, il ne se sentait pas prêt à mourir. Quelle idée de fou lui était passée par l'esprit. Il accéléra le pas et se dirigea vers l'épicerie Paré en se disant qu'une grosse bière chasserait cette pensée lugubre qui l'avait effleuré.

La plupart des compagnons qu'il retrouvait dans le *back-store* depuis une trentaine d'années étaient décédés ou ne s'y rendaient plus pour cause de maladie. C'était un autre constat bien triste : se retrouver fin seul à boire sa bière tablette avec pour seul camarade l'épicier, qui venait jaser entre deux clients de plus en plus rares.

— Une grosse bière, Émile ?

— Ouais ! J'ai pas peur d'le dire, mais c'est plus comme c'était icitte...

— T'as ben raison, Émile ! J'pense que tout le monde est retraits et trop vieux, pis ça va être mon tour dans pas grand temps. Le monde change sans bon sens. Changement d'à-propos, as-tu entendu ça à la radio l'affaire de l'Expo 67 ? Apparemment que ça va être ben bon pour l'économie, mais j'ai de la misère à croire ça. Eille ! As-tu pensé combien ça peut avoir coûté toute cette maudite *shibang* ?

— Le gouvernement est assez menteur qu'on ne sait plus qui croire ! Ils parlaient de dix millions, mais, là, ç'a l'air que ça dépasse quarante millions. Si tu veux mon idée, tout ça, c'est des menteries. Mon gars Yvan qui est banquier dit que ça va monter jusqu'à trois cents millions, cette affaire-là. J'me demande ben où c'est qu'y vont trouver autant d'argent, baptême ?

— Dans nos poches, c't'affaire, mais c'est rien ça, Émile. C'est juste la pointe de l'iceberg ! As-tu pensé à l'autoroute des Cantons-de-l'Est, au pont Champlain, pis au métro de Montréal ? C'est toutes des affaires qu'on avait pas besoin pantoute, calvâsse. On avait la route 1 pis le pont Victoria pis le pont Jacques-Cartier pour aller à Montréal. Les libéraux sont en train de nous mettre dans la rue ! Je t'le dis, Émile, regarde ça aller pis tu me le diras ben si j'ai raison ou pas.

— On sera plus là pour payer tout ça ! C'est eux autres qui vont nous payer avec notre argent... J'ai ben d'la misère à comprendre comment ça marche, mais j'sais que j'achève pis que c'est mes enfants pis mes p'tits-enfants qui vont payer pour toutes leurs folleries.

— En tout cas, c'est pas rassurant ! Excuse-moé Émile, il faut que j'aille servir un client...

Émile cala sa grosse bière et laissa trente-cinq cents sur le comptoir, en sortant. Il se rappelait qu'il n'y avait pas si longtemps elle lui coûtait seulement vingt-cinq cents. Il se demandait s'il pourrait continuer à s'offrir ce plaisir si le

prix continuait à augmenter à un rythme aussi accéléré. Il finit par conclure qu'il ne lui restait pas tant d'années que ça à vivre. Il avait toujours son bas de laine caché sous son lit, en dessous d'une latte du plancher. Il avait camouflé à cet endroit six mille trois cent vingt piastres et c'était sans compter les quelque deux mille autres dollars qu'il gardait dans ses poches. Il se rembrunit, cependant, en songeant au chèque de pension de vieillesse de quatre-vingts dollars qu'il recevrait par mois, selon ce qu'Yvan lui avait confirmé. Ce serait la misère...

Lauretta devrait continuer à travailler dans son atelier de couture s'ils voulaient joindre les deux bouts. Heureusement que Jean-Pierre, leur petit-fils, payait une pension, mais il avait vingt et un ans et se marierait sûrement un de ces jours. Ah! Émile préférerait ne plus penser à l'avenir, qu'il trouvait menaçant. Il poursuivit donc sa route en direction de l'épicerie de Gérard Tessier, où il pourrait prendre une autre grosse bière.

— Salut, Gérard!

— Salut, Émile! Le père Brodeur est déjà dans le *back-store* pis y t'attend.

— Y'est venu pour son tabac. J'vas prendre une grosse bière comme d'habitude pis j'vas me servir moé-même. Si j'en prends plus qu'une, j'te l'dirai.

Émile se dirigea vers l'arrière-boutique, qui était devenue un lieu mythique parce que seuls les vieux habitués en qui Gérard avait confiance y pénétraient. Les plus jeunes dans la vingtaine ou dans la trentaine n'y étaient admis qu'à condition d'être accompagnés par un mentor. Ç'aurait été facile de voler l'épicier s'ils avaient voulu, mais c'était une loi non écrite, comme on ne penserait pas à voler dans une église, à moins d'être un mécréant.

— Salut, Ernest! Tu veux ton tabac? C'est la dernière fois, à moins que tu viennes le chercher directement chez nous. Je finis demain à la *shop*. J'aurai pus de raison de repasser par icitte ben ben.

— Voyons donc, Émile! T'es pas pour te cloîtrer chez vous parce que t'arrêtes de travailler? Tu vas virer fou, toujours pogné avec ta vieille. Moé, ça va faire quatre ans betôt que j'travaille plus pis j'viens toujours prendre ma bière pareil. C'est ma seule sortie.

— Écoute ben, Ernest, ma femme est pas si vieille que ça, tu sauras! Elle a à peine soixante ans, tandis que la tienne doit avoir ton âge. Peut-être même soixante-quinze.

— T'es pas mal baveux, Émile Robichaud! Ma femme a juste soixante-huit ans comme moé.

— Excuse-moé Ernest, j'étais sûr que t'étais plus vieux que moé! Ha! Ha! Ha!

— Tu peux ben rire, mais t'as l'air d'un vieux hibou toé-même! Ça fait que... on est aussi ben d'arrêter ça là, parce qu'on va finir par se chicaner.

— Farce à part, j'avais oublié que t'avais pris ta retraite aussi jeune!

— C'est pas moé qui l'ai prise trop tôt, c'est toé qui l'as prise trop tard, Émile. En plus de ça, ils m'ont mis dehors la journée où j'ai eu soixante-cinq ans, sous prétexte que j'étais trop lent comme *weaver*. Eille! J'avais fait ça toute ma vie. C'est juste qu'y veulent plus de vieux...

— Comment tu fais pour arriver à vivre avec ta pension, Ernest? Moé, c'est l'affaire qui me fait le plus peur.

— Ben, la maison est payée pis j'ai un grand jardin. À l'automne, on fait du cannage pis des marinades. Pour le reste, on le met dans le caveau, en priant pour qu'on en ait assez pour se rendre au printemps. On fait pas de folies pis on se serre la ceinture. J'aimerais ben repeinturer la maison, mais j'ai pas d'argent pour ça. Pis oublie pas qu'on est deux à retirer notre pension, nous autres.

— T'es ben chanceux, Ernest! Ma femme touchera pas la sienne avant quatre ou cinq ans. J'me demande si j'vas être encore en vie à ce moment-là. Tiens, v'là ton tabac, pis j'm'en vas chez nous.

— T'es ben pressé de partir?

- C'est rare que ça m'arrive, mais j'ai pas soif pantoute.
- Tu dois être malade, c'est comme de rien.
- Ça doit être ça ! En attendant, salut ben.

Tout en marchant pour se rendre chez lui, Émile passa devant le logement de sa vieille mère. Il faudrait bien qu'il se décide à lui rendre visite. Elle habitait au bout de la rue Sainte-Rose, dans l'ancien logement que lui et sa famille avaient occupé en arrivant à Granby. L'immeuble appartenait toujours à monsieur Duhamel, qui se faisait vieux lui aussi. Depuis quatre ans, il passait devant le logement tous les jours. Sa mère, Eugénie, et son mari, Joseph-Arsène Fontaine, avaient vendu la maison du vieux docteur Morissette, à Stanbridge East, pour se rapprocher de ses enfants. Eugénie avait quatre-vingt-neuf ans maintenant, et son mari en avait quatre-vingt-dix.

Émile leur rendait rarement visite parce que son beau-père s'était mêlé de la manière qu'il vivait sa vie de jeune garçon, il y a de cela près de cinquante ans. La querelle remontait au début des années vingt, avant qu'il se marie à Lauretta. Il avait à ce moment-là trente ans. Sa rancune s'était à peine apaisée au fil du temps et c'est pour cette raison qu'il espaçait le plus possible les visites chez sa mère. Une fois, celle-ci lui avait dit : « Émile, tant qu'il y aura du fiel dans ton cœur, aucun miel ne saura l'adoucir. » Il avait reçu ces paroles comme une gifle. Pourtant, elle lui avait parlé avec

douceur pour essayer de lui faire comprendre qu'il s'empoisonnait l'existence en nourrissant tant de rancœur.

Même s'il refusait de l'admettre, Émile savait bien que sa mère avait raison. Son beau-père avait eu raison de le mettre en garde sur sa vie dissipée, mais son orgueil démesuré refusait de le reconnaître. Il avait travaillé d'arrache-pied de quinze à trente ans. Toutefois, il avait dilapidé son argent sans compter. Il avait payé la ferme plus rapidement que les huit ans prévus, cependant l'alcool et les femmes de mœurs légères avaient engouffré le reste. Il avait acheté un *pick-up* flambant neuf en 1925 quand son frère Aimé lui avait annoncé qu'il se mariait et qu'il avait l'intention de posséder sa propre ferme. Ce dernier lui avait demandé s'il était prêt à lui vendre la sienne, vu qu'il s'en était occupé depuis si longtemps. Encore une fois, son indomptable orgueil l'avait empêché de la lui vendre. Il avait eu le temps de constater durant ces années d'errance qu'il n'était pas fait pour la vie de fermier.

— Es-tu fou, Aimé ? Jamais je vendrai la terre de p'pa.

— Ça fait trop longtemps que tu t'es habitué à gagner des gros salaires. Vas-tu être capable de vivre avec le peu d'argent que la ferme peut rapporter ?

— Si toi t'es capable, Aimé Robichaud, j'sus capable moé aussi ! Qu'est-ce que t'en penses ?

— Si tu me le dis, je te crois sur parole, mais faudra pas que tu fasses des folies comme t'es habitué d'en faire depuis si longtemps.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Exactement ce que j'ai dit ! Ce que tu dépenses en folies par mois, c'est plus que ce que tu vas gagner en travaillant comme un damné sur ta terre. Oublie jamais ça, Émile !

— J'ai jamais eu peur de travailler ! On verra ben comment j'vas m'en sortir.

\* \* \*

Émile repensait à ses péchés. Il n'avait jamais été paresseux. S'il est un péché capital dont il avait réussi à se débarrasser, c'était la luxure, mais c'était le seul. Il s'était allègrement vautré dans le stupre pendant sa jeunesse, mais il avait mis fin à cette vie de débauche le jour de son mariage. Par contre, l'orgueil était son pire défaut, et celui-ci était nourri par son complexe d'illettré. Il était envieux de tous ceux qui étaient cultivés. Émile avait un caractère colérique dès qu'il touchait à l'alcool. Sa grande consommation de boisson l'avait amené à développer la gourmandise. Il avait acquis l'avarice sur le tard, quand il avait commencé à manquer d'argent. Admettre qu'il avait volé sa propre femme en lui cachant le prix qu'il avait obtenu pour la vente de sa terre était terrible pour lui. Lauretta avait découvert le pot aux roses peu de temps après son larcin. Émile ne comprenait toujours pas pourquoi il avait détourné



cinq mille dollars pour son bénéfice personnel. Ça le hantait encore aujourd'hui, plus de trente ans plus tard. Quand ce mensonge devenait trop accablant, il se soûlait encore davantage et tous ses péchés se reliaient entre eux jusqu'à faire de lui un être totalement exécrationnel. Il était malheureux et déçu, au crépuscule de sa vie. Comment pourrait-il changer le cours du peu de temps qu'il lui restait ? Comment pouvait-il briser ce cercle vicieux ? Si au moins il pouvait recevoir un peu de tendresse même s'il savait qu'il n'en méritait pas, car il avait l'impression qu'il pourrait s'amender et finir ses jours avec un peu de joie au cœur.

Lauretta avait suspendu sa couture pour apprêter le souper. Elle savait qu'Émile était très perturbé depuis qu'il savait qu'il était mis à la retraite. Il était constamment plongé dans ses pensées. Elle craignait pour sa santé parce qu'il avait beaucoup vieilli depuis le prononcé du verdict, deux semaines plus tôt. Il semblait extrêmement tracassé et elle ne savait pas ce qui pouvait l'obséder à ce point. Leur relation s'était améliorée au cours des dernières années. C'était comme s'ils s'apprêtaient à se retrouver seuls tous les deux. Jean-Pierre avait atteint sa majorité et elle se préparait à le voir quitter la maison, car il rencontrerait sûrement une jeune fille qu'il épouserait. Elle aurait bien voulu le retenir, mais elle savait que, malgré ses promesses de ne pas la délaisser, il voudrait un jour fonder une famille. Elle entendit Émile entrer dans la maison.

— Bonjour, Émile, comment s'est déroulée ta journée ?

— C'était l'avant-dernière et demain ce sera final bâton. Bon débarras!

— Tu dis ça, mais je n'en crois pas un mot! Dis donc les vraies affaires pour une fois, Émile. Je suis sûre que ça te ferait du bien de te vider le cœur. Tu n'as pas à te gêner, il n'y a que nous deux dans la maison.

— C'est pas facile pour moé, tu le sais. Parler n'a jamais été mon fort. J'ai d'la misère à imaginer que c'est ma dernière journée, demain.

— Je pense que tu vas avoir plus de temps pour toi, tout simplement. Tu aimes ça les fins de semaine, d'habitude. T'as juste à t'imaginer que c'est toujours le samedi...

— J'aime les fins de semaine parce que je sais qu'il y a un lundi qui s'en vient pis que je retourne travailler.

— Je sais que tu as toujours été travaillant. Tu vas sûrement trouver quelque chose pour occuper tes journées. On pourrait aller passer quelques semaines au chalet d'Yvan. Il m'a dit qu'il avait des travaux qu'il aimerait faire. Ça te tiendrait occupé, non?

— J'peux pas faire ça! Il faut que je fasse un très gros jardin cette année. Avec juste ma pension, je dois figurer mon affaire comme il faut. Il faut que le jardin soit parfait et que j'aie une grosse récolte.

— Bon, tu vois! Tu as déjà des projets. C'est drôle, mais je ne suis pas inquiète pour toi. Tu n'es pas le seul ni le premier

à prendre ta retraite. Tu vas te faire plein de nouveaux amis, t'auras pas le temps de t'ennuyer, Émile.

— Tu penses ?

— J'en suis certaine ! Arrête de t'en faire pour rien et tu ne manqueras pas d'argent. Tu as toujours ton bas de laine, j'en suis sûre !

— Qu'est-ce que tu veux dire par là, Lauretta ?

— Parce que tu penses que je ne le sais pas que tu as une cachette dans ta chambre ? Veux-tu que je te la montre ?

— Ça fait assez longtemps que je la ramasse, c't'argent-là !

— On ne reviendra pas là-dessus, Émile ! Contrairement à toi, je sais pardonner...

Émile comprit qu'il ne servirait à rien de contredire sa femme, car elle savait depuis plus de trente ans qu'il avait caché une partie de l'argent de la vente de la ferme.

— Je continuerai à payer la moitié des frais si tu continues à déboursier comme tu le fais. Je vais travailler dans mon atelier de couture tant que mes yeux tiendront le coup. Ne t'en fais pas pour ça, Émile. Je t'ai pardonné.

— J'le sais que t'es une femme exemplaire, Lauretta ! T'as ben élevé nos enfants malgré toutes mes folleries. J'sus rempli de remords pis j'me dis que j'voux pas grand-chose en fin de compte...

— Au lieu de te torturer pour rien, pourquoi qu'on n'essayerait pas de vivre les dernières années qu'il nous reste dans l'harmonie ? Qu'en dis-tu ?

— J'sais pas si j'sus capable, mais j'te promets de faire mon possible, Lauretta. Tu sais que j't'ai toujours aimée, même quand j'étais pas du monde.

— Moi, Émile, quand je te menaçais, c'était pour protéger nos enfants. Je t'ai « marié » pour le meilleur et pour le pire, et j'espère que le meilleur s'en vient. Je n'ai jamais vraiment pensé à divorcer parce que ça allait à l'encontre de mes valeurs. Je sais que tu as toujours eu de la misère à accepter mes parents, mais ils m'ont donné une bonne éducation, que tu l'admettes ou pas.

— J'ai jamais dit le contraire et j'sais que j'te méritais pas ! On a quand même eu des bons enfants. J'ai été trop dur avec Monique, notre fille aînée, et j'le regrette aujourd'hui. Son gars, j'l'aime comme le mien, tu l'sais.

— Oui, je le sais, Émile, ça se voit ! J'ai vraiment aimé la façon dont tu avais réglé l'agression à la bouteille sur le fils Maynard. Tu as payé sans dire un mot, même si c'était cher.

Émile aimait la tournure de la conversation parce que sa femme mettait en relief les aspects positifs de son passé qui n'avait pas toujours été glorieux.

— Te rappelles-tu de la fois où j'avais jeté la télévision dans la cave en pensant qu'elle était brûlée ?

— Si je m'en souviens? C'est certain! Je t'avais donné un coup de poêlon en fonte sur la tête pour te calmer les esprits. Tu regardais la lutte et tu avais pris un coup. On avait eu une panne d'électricité et tu croyais que c'était la télévision qui était défectueuse. J'étais tellement en colère que je t'ai frappé pour la première fois de ma vie.

— Tu m'avais pas manqué! J'ai vu des étoiles pendant une secousse. C'est quand tu me l'as dit que j'ai compris qu'on avait eu une coupure d'électricité... Y'était trop tard, la télévision était en morceaux dans le fond de la cave. Une autre niaiserie qui m'a coûté cher en baptême. J'en ris aujourd'hui, mais j'la trouvais pas drôle sur le coup en plus d'avoir une bosse sur la tête.

— On peut dire que tu ne donnais pas ta place, hein?

— C'est pour ça que j'ai dit que j'te méritais pas, Lauretta...

— L'important, c'est que, pour les années à venir, ce soit plus harmonieux. Je sais que tu as à combattre tes démons comme moi les miens, mais si on fait un effort chacun de notre bord, on pourrait finir nos jours tranquilles. Es-tu d'accord avec moi, Émile?

— T'as ben raison, d'autant plus que j'vas être icitte pas mal tout l'temps en ne travaillant plus à la *shop*! J'vas essayer d'être fin...

— C'est déjà la bonne attitude à adopter. Tu verras que ta retraite ne sera pas une si grosse affaire que ça...

Cette simple discussion avec sa femme le réconforta et le rassura. Il pourrait consacrer une partie de son énergie à la reconquérir, même si leurs amours étaient depuis longtemps platoniques. Les bons souvenirs qu'il avait gardés d'elle lui suffisaient pour lui permettre de continuer à rêver.

Le gros projet de l'année chez la famille Robichaud était la construction du chalet de Marcel, et Lauretta se demandait si Émile pourrait lui prêter main-forte comme il l'avait fait pour Yvan. Son mari avait vieilli et était de plus en plus plongé dans ses rêves du passé. Elle hésitait à lui en parler directement, mais elle consulterait son fils Patrick, le professionnel de la famille en matière de construction. Ce qu'elle fit sans tarder.

— Allô, Patrick! C'est ta mère. Comment vas-tu?

— Allô, m'man! Ça va bien, mais tu m'appelles sûrement pas pour me demander ça... Est-ce qu'il y a un problème?

— Non! Non! C'est juste que ton père tombe en retraite demain et je me demandais s'il ne pourrait pas donner un coup de main pour la construction du chalet de Marcel. Je sais que vous avez planifié de vous rendre à Saint-Jean-de-Matha les fins de semaine. Je pense que ça pourrait lui changer les idées de travailler avec ses garçons.

— Depuis quand tu te préoccupes de p'pa?

— Je le sens fragile et veux, veux pas, ça m'inquiète ! On va se retrouver seuls tous les deux quand Jean-Pierre va partir. C'est mon devoir de chrétienne de me préoccuper de lui.

— Sacrée m'man ! T'as jamais réussi à le haïr vraiment, pas vrai ? Tu l'as toujours aimé malgré tout, avoue !

— Quand on se mariait dans mon temps, c'était pour la vie, pour le meilleur et pour le pire, mon garçon !

— Ça me dérange pas de l'amener avec moi, mais on va dormir sous la tente de Serge et Nicole, moi et Thérèse. Marcel va coucher dans le chalet de sa belle-mère. Il faudrait voir avec Marcel s'il ne pourrait pas lui trouver une place. Il pourrait passer la nuit avec la belle-mère qui est veuve.

— Grand fou !

— C'est une *joke*, m'man ! J'vois pas p'pa coucher avec sa grosse belle-mère. J'peux en glisser un mot à Marcel. J'le vois pas pantoute faire du camping. Mais lui, penses-tu que ça lui tente ?

— Je le trouve un peu perdu ces temps-ci, mais c'est peut-être à cause de sa retraite. Il m'a dit qu'il n'était pas préparé à arrêter de travailler et qu'il me ferait le plus beau jardin que j'avais jamais vu, mais ce ne sera sûrement pas suffisant pour le tenir occupé comme il le désire.

— Une chose est sûre, p'pa, c'est tout un numéro ! Alors que la majorité du monde rêve de la retraite, lui, à soixante

et onze ans, il veut pas arrêter... Moi, j'ai à peine trente-deux ans et je pense déjà à ma retraite. On est vraiment pas faits sur le même modèle !

— Je vais te laisser là-dessus et j'attends de tes nouvelles avant de lui en parler. Je ne veux pas qu'il se fasse des illusions si jamais vous n'en voulez pas. Ça lui crèverait le cœur.

— Sais-tu que t'es toi-même tout un numéro, m'man ? Il t'a fait suer toute ta vie pis t'es là à t'inquiéter pour lui de peur qu'on lui crève le cœur. Y'a fait ça toute sa vie avec le tien. Je vais te rappeler, promis.

Patrick n'en croyait pas ses oreilles. Sa mère aimait encore ce vieux schnock. Il se demanda si, en ne faisant que la moitié de ce que son père avait fait endurer à sa mère, sa femme l'aimerait encore. Il en doutait sincèrement. Il en parlerait d'abord à Serge, puis à Marcel. Quant à lui, ça lui était égal. Émile pourrait toujours être utile, pourvu qu'il ne pense pas à prendre le contrôle du chantier.

\* \* \*

— Tu sais pas la meilleure, Thérèse ! C'était ma mère qui voulait qu'on amène mon père avec nous quand on va monter au chalet de Marcel.

— C'est pas une si mauvaise idée que ça, Pat ! Violette aime beaucoup son beau-père. Moi-même, je l'aime bien. À vous écouter parler, c'est un monstre ! Il est très gentil avec ses brus. En tout cas, je sais que Violette, c'est sa préférée. Il



la trouve belle, mais jamais il ne se permettrait d'être déplacé avec nous. Il aime les femmes et un petit regard furtif ne fait de mal à personne.

— Es-tu en train de me dire que mon père est un voyeur ?

— Pas plus que vous autres ! Penses-tu qu'on ne voit pas les hommes nous reluquer quand on exhibe un bout de cuisse, un décolleté ou une petite culotte ? Je t'ai même vu regarder ta sœur dans son bikini...

— On vous observe quand vous êtes belles ou pas belles. C'est juste une appréciation. Quand j'examine les autres, je réalise que je suis vraiment chanceux d'avoir une belle femme.

— Patrick Robichaud ! Dis-moi pas des niaiseries comme ça, je ne te crois pas. Vous autres les hommes, vous êtes pas capables de regarder une femme sans saliver. Vous êtes juste une bande de mâles en rut ! Remarque que ça ne me dérange pas si tu lorgnes les autres femmes, parce que c'est moi qui couche avec toi au bout du compte. Et si tu insistes trop, je peux être provocante, moi aussi, et te rendre jaloux.

— Belle mentalité ! Que je ne te prenne pas à exciter un autre que moi parce que tu vas passer un mauvais quart d'heure.

— Tu dis ça, mais je le fais chaque fois que je te vois zieuter une autre femme. J'excite un autre homme à tout coup.

— Viens icitte tout de suite ! J'vais te faire payer pour toutes les fois où je t'ai pas vue faire ton agace...

— Qu'est-ce que tu vas me faire ? Grand parleur, p'tit faiseur...

Patrick attrapa sa femme et l'assit sur ses genoux.

— Tu vois, Pat ! Il s'agit de vous provoquer un peu, en vous laissant savoir que d'autres hommes pourraient nous désirer, et vous voilà montés aux barricades. Remarque que je ne m'en plains pas. Tu es le meilleur que j'ai connu jusqu'à ce jour !

— Tu arrêtes, Thérèse ! J'te trouve plus ben drôle. J'ai été ton premier et, ça, je le sais, mais ne viens pas me dire qu'il y en a eu d'autres ou qu'il y en aura d'autres !

— C'est la même chose pour nous, les femmes. On veut l'exclusivité, nous aussi ! Est-ce que c'est si terrible que ça ? On est aussi jalouse que vous pouvez l'être, bande de machos.

Patrick en avait assez de cette conversation qui l'irritait. Thérèse avait un don particulier pour le mettre en colère quand elle abordait ce genre de conversation qu'il jugeait comme un sujet de taverne.

Le lendemain matin, Émile se réveilla, comme d'habitude, à l'aube. C'était vraiment sa dernière journée de salarié à la Miner Rubber. Il ressentit un pincement au cœur en réalisant que c'était la fin d'une époque. En se rendant à la cuisine,

il songea à Lauretta qui avait mis un baume sur sa plaie en tentant de le convaincre, la veille, que la vie continuait malgré tout. Il dut se rendre à l'évidence qu'il était encore en bonne santé et qu'il trouverait sûrement de quoi occuper son quotidien. Ce qu'il avait le plus apprécié de sa conversation avec sa femme, c'était justement le fait qu'ils avaient eu une vraie conversation et non pas un monologue où chacun vidait son sac de reproches dans une discussion de sourds. Lauretta avait ouvert la porte à un monde qu'il croyait disparu pour toujours, mais sa femme avait cette capacité de pardon qui lui était inaccessible. Sans doute pourrait-il apprendre d'elle. Il voulait être bon élève au moins une fois dans sa vie, lui qui avait été un cancre à la petite école et illettré toute sa vie.

Il entendit Lauretta qui se réveillait dans sa chambre. Le craquement du lit et le bruit qu'elle fit en mettant ses mules lui indiquèrent qu'elle devait enfiler sa robe de chambre. Puis la porte s'ouvrit. Sa femme avait l'air reposé. Il la trouvait encore belle, malgré le passage du temps sur son visage.

— Bonjour, Émile !

— Bonjour, Lauretta ! J'ai fait du café si t'en veux.

— C'est justement l'arôme du café qui m'a réveillée. C'est toujours agréable de se faire tirer du lit par cette odeur qui signifie qu'il y a encore de la vie dans la maison. Ta dernière journée ! Veux-tu que je te prépare un sandwich à la graisse de rôti, comme tu les aimes ?

— T'es ben fine, mais j'ai déjà fait mon *lunch*! Il faut que je parte si j'veux pas être en retard...

— Tu as raison! Je ne croyais pas qu'il était si tard. Presque six heures et demie... Passe une belle journée. Je vais te concocter un bon souper si tu reviens assez tôt. Tu vas peut-être aller fêter avec tes amis?

— J'ai rien à fêter! C'est plus un deuil qu'autre chose...

— Excuse-moi, je n'y ai pas pensé! Je prépare un ragoût pour ce soir.

— Bon ben, j'm'en vas! À plus tard, Lauretta.

Émile sortit de la maison et prit la rue en direction de l'usine pour la dernière fois. Il marchait d'un pas régulier comme quelqu'un qui souhaite arriver à l'heure juste au travail, car il n'avait jamais été en retard de sa vie. En général, il aimait bien se rendre au travail à pied. Il voyait ainsi plein de gens qui, comme lui, se rendaient à l'usine, certains en y allant d'un pas pressé de peur d'être en retard pour la nième fois. Émile avait toujours la même démarche chaloupée qui rappelait celle de Charlie Chaplin, mais en moins rapide.

— Eille, le père! C'est ta dernière aujourd'hui? lui demanda un jeune homme qui avait remplacé un vieux travailleur ayant pris sa retraite à son tour.

— Ouais, pis j'ai ben hâte de savoir combien de temps tu vas durer dans la Mill Room?

— Tu vas être mort avant, vieux crisse !

— J'sus pas sûr de ça, le morveux. J'te donne pas deux ans pis tu vas vèler comme tous les autres... Moé, j'sus icitte depuis 1946 ! T'étais même pas au monde ni même dans l'idée de ton père.

Le jeune homme se tut soudainement. Il n'avait que dix-neuf ans et trouvait son travail assez dur et dangereux. Ça demandait une concentration de tous les instants, si l'on ne voulait pas être démembré. Rien ne lui laissait paraître que ce vieil homme avait occupé vingt et un ans ce poste. Pour sa part, Émile travailla toute la journée sans dire un mot. Plongé dans ses pensées, il planifiait son avenir et, de temps à autre, il souriait quand il trouvait une solution à une énigme qui lui avait échappé jusque-là.

À la pause de midi, il engloutit son sandwich et son morceau de fromage. Sa fille Nicole, son gendre Serge et son fils Daniel vinrent le rejoindre à la cafétéria, pour célébrer son ultime jour de travail.

— Pis p'pa ! Dernière journée à suer sur cette maudite machine-là. Tu dois être content ? lui demanda Daniel.

— Si tu m'avais demandé ça hier, j't'aurais dit que j'étais pas prêt, mais, après avoir parlé avec ta mère hier soir, j'pense que ça va être moins pire que j'croyais !

— Comment ça ? M'man t'a fait changer d'idée ?

— Ta mère est pas mal intelligente, t'sais mon gars! Elle m'a fait réaliser qu'y avait autre chose que la *shop*. C'est vrai que ça va me donner plus de temps pour faire mon jardin pis pour donner un coup de main à mes enfants si y'en a qui ont besoin d'aide.

— Ouais, c'est vrai! Moi, j'suis déjà tanné de travailler à la *shop*. J'ai appliqué pour être concierge pour la commission scolaire.

— Toé Daniel, j'aurais tellement aimé ça que tu deviennes un athlète professionnel comme Maurice Richard. T'aurais pus besoin de travailler à la *shop* comme nous autres...

— Tu mets la barre haute, p'pa! J'ai pas la moitié du talent d'un gars comme Maurice Richard ou d'un Jean Béliveau. J'me suis blessé à un bien mauvais moment pour rêver à une carrière dans le sport. C'est pas plus grave que ça, j'y pense plus.

— Moé, j'y pense encore! J'aurais ben aimé ça avoir une vedette du sport dans la famille, mais, que veux-tu, il faut faire avec, hein?

— C'est ça, p'pa, il faut faire avec puis continuer à travailler. Une demi-heure pour manger, c'est pas long, c'est déjà fini!

— Salut, le beau-père! lui lança Serge.

— Salut, p'pa! C'est le dernier *sprint*! ajouta Nicole.

Émile retourna à son poste pour la dernière fois. Il était déjà prêt à le quitter. Certains disaient qu'ils manquaient de temps pour réaliser tout ce qu'ils avaient prévu de faire... Émile ne comprenait pas ce qu'ils voulaient dire. Dans son livre à lui, si tu ne travaillais plus quarante heures par semaine, tu avais à coup sûr trop de temps pour toi. Il se rappelait que, dans sa jeunesse, il travaillait dix heures par jour pendant six jours, et même parfois douze heures par jour pendant six jours. Ce qui ne l'avait pas empêché de s'amuser à sa guise en soirée, ainsi que le dimanche après la messe.